

La mémoire

Tudete Kellie 85

Jaurin Kellie 89

Vilém Flusser

« L'invention des mémoires électroniques aura, sans aucun doute, des conséquences profondes sur notre attitude existentielle future, dont quelques unes sont encore entièrement imprévisibles. »

“Ars Electronica”, le festival de l'art électronique qui se tient à Linz en septembre 88, m'a invité à parler de la mémoire électronique. Je défendrai l'hypothèse selon laquelle cette nouvelle forme de mémoire constitue une véritable révolution culturelle. Et cela pour trois raisons. 1 — Si par “histoire” on entend le processus cumulatif d'emmagasinement d'informations acquises, les nouvelles mémoires vont transformer la structure de l'histoire, car elles permettent un stockage discipliné, la permutation des informations stockées et la récupération des informations désirées. 2 — Si par “créativité” on entend la production d'informations nouvelles, les nouvelles mémoires vont déclencher une explosion de la créativité, car elles débarrassent le cerveau de la nécessité de stocker des informations, et le libèrent pour la manipulation des informations (“data processing”). 3 — La mémoire est un des concepts fondamentaux de notre culture, et les mémoires nouvelles bouleverseront ce concept (et, par là, la base même de notre culture), car elles nous proportionnent une distance critique par rapport au processus mémoratif.

La “dignité humaine” (le trait qui permet la distinction entre notre espèce et les autres êtres vivants) réside dans le fait que nous transmettons aux générations à venir non seulement des informations héréditaires, mais aussi des informations acquises. Que nous ne disposons pas seulement d'une mémoire génétique, mais aussi d'une mémoire culturelle. Il y a, dans cette “dignité” nôtre, quelque chose de mystérieux (de “sacré”) ; et il est inutile de vouloir le nier. Préserver des informations (les garder dans une mémoire pour pouvoir les transmettre) est contraire au deuxième principe de la thermo-dynamique, et dans ce sens tous les êtres vivants se trouvent en opposition à la nature physique. Et préserver des informations acquises pour les transmettre aux générations futures est contraire à la biologie (aux lois de Mendel) ; en ce sens, nous, les hommes, sommes des êtres antibiologiques. Bien sûr : on peut “expliquer” ce mystère qu'est la vie, et plus encore l'homme, mais plus on l'explique, plus le mystère s'accroît.

Les explications qu'on nous offre quant à la “dignité

humaine” sont de deux types : il y a des explications dites “scientifiques”, et des explications idéologiques. Le premier type d'explication est de beaucoup le plus récent, mais il n'est aucunement plus satisfaisant que le second. Voici, à peu près, ce qu'on nous explique. Nous disposons de deux mémoires, la génétique et la culturelle, et si la mémoire génétique a une influence certaine sur la mémoire culturelle, l'inverse n'est pas vrai. En d'autres termes : c'est grâce aux informations génétiques que nous pouvons acquérir d'autres informations, mais ces informations-là n'ont aucun effet sur la mémoire génétique. (Nos spermatozoïdes et ovules passent par notre histoire culturelle avec un dédain souverain.) Il faut donc faire la distinction entre nos deux mémoires.

La mémoire génétique est très durable, mais elle est peu fiable. La biomasse (le support de notre mémoire génétique) préservera les informations pour la durée de la vie sur terre, mais elle les conserve très mal. Ces informations sont codifiées dans des molécules complexes, et elles sont constamment recopiées. Or, de nombreuses erreurs (des “mutations”) se produisent pendant ce recopiage. La plupart de ces erreurs sont éliminées de la mémoire grâce à des dispositifs très compliqués (ce sont des “mutations biologiquement non-viables”). Mais une partie des erreurs échappe à ces dispositifs, et elle constitue l’“évolution de la vie”. Par conséquent, l'information originelle a été très probablement oubliée, et même si elle se conserve dans certains protozoaires toujours vivants, elle est difficilement récupérable. Le fait que la biomasse soit un support de mémoire aussi peu fiable pose problème pour la technique génétique, laquelle a précisément pour but d'ouvrir la biomasse à des informations acquises, de transformer la biomasse en support de mémoire culturelle (“créer des êtres vivants artificiels”).

Quant à la mémoire culturelle, elle est à la fois peu durable et peu fiable. Elle n'est pas très ancienne (elle ne dépasse pas les quatre millions d'années), mais, malgré cela, la plupart des informations acquises par l'humanité sont tombées dans l'oubli, et celles qui se sont préservées ont été largement déformées. La “dignité humaine”, quoique mystérieuse, n'est pas très impo-

sante. C'est pourquoi la recherche de la dignité humaine passe par la recherche de supports de mémoire culturelle qui soient plus durables et plus fiables ("aere perennius"). Les mémoires électroniques sont, peut-être, un pas décisif dans cette démarche.

Ce qu'on a fait, jusqu'ici, peut être résumé de la façon suivante. On a codifié les informations acquises de diverses manières, et on a imprimé ces codes sur des supports durs (par exemple des pierres et des os) et sur des ondes sonores (le cas des langues parlées). Dans l'attente que ces codes soient déchiffrés par d'autres hommes, et les informations stockées dans leurs cerveaux. Les objets durs et les vibrations de l'air constituaient des canaux pour transmettre de cerveau à cerveau les informations acquises, c'était des "média". Mais ce n'était pas des média très efficaces pour les raisons suivantes.

Les objets durs porteurs d'informations sont relativement durables, mais ils ne sont pas fiables, parce qu'ils ne sont pas seulement des supports de mémoire, mais aussi des instruments pour changer le monde. Or, en tant qu'instruments, ils sont soumis à la consommation (un couteau en pierre perd l'information qu'il porte dans la mesure où on coupe avec). C'est pourquoi on a décidé de faire des objets durs qui ne soient que supports d'information (des "monuments"). Il s'avère que les monuments (par exemple, les *Venus* de Willendorf ou les peintures de Lascaux) ne sont pas commodes en tant que supports de mémoire : ils sont d'accès difficile, et l'information qu'ils portent est donc difficilement récupérable. Quant aux vibrations de l'air, elles sont très peu durables, et elles sont ouvertes à des bruits qui déforment l'information qu'elles portent. Par contre : l'air est d'accès facile, et il est facilement codifiable (on parle presque "naturellement"). C'est pourquoi la plupart des informations acquises ont été presque toujours confiées à des ondes sonores. La mémoire culturelle n'est pas une "success story".

Très récemment (il y a à peine trois mille cinq cents ans), on a cru avoir trouvé la solution : on a transcodifié les informations imprimées sur les ondes sonores dans un code visuel imprimable sur des objets durs, on a transcodifié les phonèmes en lettres. Avec l'invention de l'alphabet on a cru avoir enfin établi une mémoire culturelle durable et fiable : la bibliothèque. L'histoire au sens strict de ce terme pouvait commencer. Le code des lettres peut être facilement imprimé sur la boue, et la boue peut être facilement brûlée en brique. La bibliothèque est donc un support durable, les informations stockées sont copiables, et elles sont facilement récupérables. Grâce à la bibliothèque, l'homme peut donc effectivement vaincre sa condition physique et biologique, il peut devenir un être historique, il peut atteindre à sa dignité. Mais il y a un curieux problème en cela.

Jusqu'à l'invention de l'alphabet, les supports de la

mémoire culturelle (les objets durs et les ondes sonores) étaient censés constituer des média entre le cerveau du producteur de l'information et celui du récepteur. La vraie mémoire culturelle était censée se trouver "dans l'homme". Avec l'invention de l'alphabet, la relation s'est renversée : c'est la bibliothèque qui devient le siège de la mémoire culturelle, et l'homme individuel n'est que la source de l'information destinée à y être stockée. La raison de ce renversement est évidente : la bibliothèque est un support de mémoire beaucoup plus durable et fiable que ne l'est l'homme individuel, lequel ne dure que 80 ans, et lequel oublie. Mais la conséquence de ce renversement est bouleversante : la mémoire culturelle est perçue en tant que mémoire trans-humaine, sur-humaine, et le propos de la vie humaine (sa "dignité") devient celui de "devenir immortel" dans cette mémoire sur-humaine. Grâce à l'invention de l'alphabet, toute une série d'explications idéologiques de la "dignité humaine" furent formulées, et ce sont ces explications-là qui soutiennent notre culture jusqu'à présent (jusqu'à l'invention des mémoires électroniques). Au moins : c'est cela l'hypothèse que j'avance.

Deux de ces explications idéologiques de la mémoire trans-humaine et de la "dignité humaine" sont décisives pour notre culture, et elles se trouvent, explicitement, dans les dialogues platoniciens et le Talmud. Voici la première : la mémoire trans-humaine est un espace ("topos uranikos") où des informations éternelles (des idées, des formes) sont stockées ; cet espace est notre patrie, mais nous sommes tombés de ce ciel dans le monde des apparences trompeuses (dans la nature), et nous avons traversé la rivière de l'oubli au cours de notre chute ; or, la rivière n'a pas effacé en nous les informations, elle les a seulement recouvertes, et nous pouvons les redécouvrir ("A-lethicia") ; la méthode de cette redécouverte est la philosophie, elle est la "dignité humaine", et grâce à elle nous pouvons retourner dans la mémoire trans-humaine, nous pouvons devenir immortels. Et voici la deuxième explication : la mémoire trans-humaine est un réseau de relations inter-subjectives dans lequel nous nous reconnaissons les uns les autres ; dans la mesure où nous reconnaissons les autres (où nous nous ouvrons), nous les rendons immortels (nous sommes responsables de l'immortalité des autres), et dans la mesure où nous sommes reconnus par les autres, nous sommes immortels ; or, reconnaître l'autre c'est reconnaître dans lui ce qui est totalement et entièrement Autre, c'est reconnaître Dieu dans l'autre ; c'est pourquoi la mémoire trans-humaine est Dieu, et la méthode pour devenir immortel, pour être gardé et préservé dans la mémoire, c'est la reconnaissance de Dieu dans l'autre, et c'est cela la "dignité humaine".

Ces deux explications ont été synthétisées dans le christianisme, elles ont été reformulées de façons divergen-

tes et convergentes, et elles constituent toujours la base-même de notre anthropologie. Ce qui frappe, quand on considère ces idéologies, c'est qu'elles confondent la mémoire avec le support, et qu'elles réifient la mémoire : l'opération de stockage des informations devient "chose". Ce n'est pas qu'on ait la faculté (mystérieuse) de stocker des informations acquises : on a "une mémoire". Par exemple : on a "une âme immortelle", on a "un esprit immortel", on a "une partie divine". Cette confusion entre mémoire et support, cette réification de la mémoire (en l'identifiant, par exemple, avec le cerveau) s'explique assez facilement. L'alphabet est la transcodification de vibrations sonores, donc de support aérien en support dur. Or l'air est un support insaisissable, et les termes qui désignent l'air (comme "pneuma", "rouakh" ou "spiritus") désignent, aussi, l'insaisissable. C'est pourquoi il est facile, il est même inévitable, de supposer que la bibliothèque (la mémoire trans-humaine), a un support "spirituel", que les informations stockées sont "inspirées", de confondre ce support "spirituel" avec la mémoire elle-même. Or, cette confusion entre mémoire et support (entre software et hardware) n'est plus soutenable lorsqu'il s'agit des mémoires électroniques. C'est pourquoi l'invention de ce nouveau type de mémoire va bouleverser nos idéologies traditionnelles (notre anthropologie traditionnelle), et pourquoi elle va nous obliger à élaborer des valeurs nouvelles. Nous aurons à faire face à une nouvelle interprétation de la "dignité humaine".

Ce qui arrive, avec l'invention des mémoires électroniques, c'est le phénomène suivant. La faculté mémorative humaine (cette faculté de stocker des informations acquises) est transférée du cerveau à des objets inanimés, et elle peut être observée, contrôlée et manipulée du dehors. Bien sûr : les informations à stocker doivent être transcodifiées (par exemple digitalement), et ceci est important pour comprendre la nouvelle mémoire culturelle. Mais ce n'est pas décisif pour mon argument. Ce qui compte, ici, c'est que, grâce aux nouvelles mémoires, nous dépassons, dans notre pratique des ordinateurs, la faculté mémorative humaine, nous la voyons du haut, et nous y interférons. Toute réification de la faculté mémorative (tous les concepts du type "âme", "esprit" etc.) devient de ce fait aussi primitive que le sont des réifications ou personnifications d'autres facultés (comme "la vertu", "le courage", "l'honneur" ou "l'amour"), et le problème de la mémoire culturelle cesse d'être transcendant pour devenir stratégique. Le problème n'est plus : "Qu'est-ce que l'immortalité ?", mais "Comment sauvegarder les informations acquises de façon durable et fiable ?"

A travers cette reformulation du problème de la mémoire, à laquelle la pratique des ordinateurs nous oblige, toute notre attitude existentielle va changer. La

préoccupation de notre vie ne sera plus de "sauver notre âme", ou de "devenir immortel dans le transcendant", mais elle sera plutôt de créer des informations qui puissent être stockées dans des mémoires électroniques durables et fiables, et ainsi de continuer à informer les générations à venir après notre mort. C'est pourquoi notre engagement dans la programmation des nouvelles mémoires équivaut à l'engagement philosophique et religieux de nos ancêtres.

Or, cette nouvelle vision de la faculté mémorative humaine, de la "dignité humaine", n'est nullement une profanation du mystère "homme". Tout au contraire : la distance critique dont nous disposons à présent par rapport à l'acte de mémoriser nous permet de mieux voir combien cet engagement contre l'oubli (contre la nature physique et biologique) est inexplicable. Le vécu du mystère (du "sacré") est caractérisé par l'expérience de l'épouvante. Or, la pratique des ordinateurs nous montre combien les nouvelles mémoires sont épouvantables, épatantes. Avec les nouvelles mémoires, nous voici face à l'immortalité de l'être humain sous une lumière plus pénétrante : il nous est devenu possible de nous rendre immortels par un acte conscient (celui d'alimenter les mémoires) et donc aussi de refuser de devenir immortels. L'immortalité est devenue choix. Et c'est peut-être cela la véritable liberté : pouvoir choisir entre l'immortalité et l'oubli.

L'invention des mémoires électroniques aura, sans aucun doute, des conséquences profondes sur notre attitude existentielle future, dont quelques-unes sont encore entièrement imprévisibles. Il en va ainsi avec toutes les révolutions culturelles : elles sont déclenchées par des inventions techniques (céramique, bronze, fer, révolution industrielle), mais les conséquences dépassent de loin le domaine de la technicité. Cette fois, le bouleversement sera encore plus troublant : la pratique des mémoires électroniques nous oblige à faire la distinction entre l'élaboration des informations acquises ("data processing") et l'impression de ces informations sur un support (le travail). Or, il s'avère que le travail est mécanisable (les machines peuvent le faire mieux que nous). C'est pourquoi le travail (l'engagement pour transformer le monde) ne sera plus considéré comme digne de l'homme, et la dignité humaine sera perçue comme faculté de programmer le travail (d'élaborer des informations destinées à être imprimées sur le monde). Peut-être, avec l'invention des mémoires électroniques, l'homme s'humanisera-t-il pour la première fois, au sens strict de ce terme : il dépassera sa condition naturelle.

Bien sûr, ce ne sont là que visions utopiques. Mais elles sont inscrites, en tant que virtualités, dans cette nouvelle technique.

Vilém Flusser